

Denis Vasse : pour une parole vraie

Denis Vasse est médecin, psychanalyste et jésuite. Pour lui, ce qui spécifie l'homme, c'est la parole. Celle qui s'exprime au plus intime de lui, celle qui parle vrai. Cette vérité, ce n'est pas l'homme qui l'invente : il se contente de l'entendre. Lorsqu'il la reconnaît, c'est à ses effets de joie en lui. Elle est le seul véritable lieu de rencontre entre deux êtres.

L'homme naît de la parole : elle est réellement son origine. Les dysfonctionnements du comportement humain, nous dit-il, sont liés à ce refus de la parole vraie. Inconsciemment ou non, nous sommes dans le mensonge dès lors que nous refusons d'écouter cette voix que nous entendons pourtant en nous-mêmes. Nous préférons n'avoir affaire qu'à nous, nous voulons que le sens du monde commence à nous ; alors que si elle est vraiment parole de vérité, elle requiert notre obéissance

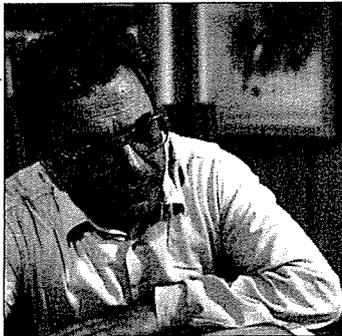
Propos recueillis par
Françoise Muckensturm

D'après vous, il n'y a qu'une seule structure psychique humaine ?

Ce qu'on peut dire, c'est qu'il y a parfois des dysfonctionnements de cette structure : c'est ce qu'on appelle alors structure psychotique, ou névrose obsessionnelle, ou hystérique. Mais je ne crois pas qu'il y ait différentes structures. Par contre, ce qu'il y a d'impressionnant quand on voit quelqu'un qui souffre d'une de ces pathologies, c'est qu'on peut toujours y repérer comme un point de refus, quelque chose du mensonge qui s'est pris pour la vérité, quelque chose de la mort qui équivaldrait à la vie. Et les psychotiques le disent d'ailleurs en parlant d'eux : ils ne sont pas vivants, ce sont des morts vivants.

Que veut dire, pour vous, le refus ?

Qu'est-ce qui fait qu'un nourrisson dans son berceau se contracte de toutes ses forces, qu'un enfant refuse d'entendre ? Parce que je crois que ce refus d'entendre commence dès ce moment-là. Mais justement : c'est qu'il peut entendre ! En fait, le refus est aussi la marque de l'ouverture possible ! Il n'y a de refus qu'à l'endroit même où il y a aussi possibilité d'ouverture... Mais à cet endroit-là, le refus est jouissance. Il n'y a pas de plus grande jouissance que de refuser, d'être « contre » ! Là est la source de toutes les résistances : « Je suis refusante », s'écriait une de mes patientes. Lacan a pointé cela de manière extraordinaire. On l'oublie, alors que c'est l'un de ses concepts fondamentaux. Jouir de la vie, « prendre son pied », c'est du côté de la possession, c'est pour soi. Prendre la vie pour soi, c'est la refuser, empêcher qu'elle se donne. Et vous voyez bien qu'il faut que ce comportement soit offert au discernement : vous ne pouvez pas vous sortir de ça tout seul ! Discerner, c'est distinguer ce qui nous pousse vers la joie et la vie de ce qui nous pousse vers la tristesse et la



Ph. Raymond Vidanne

mort ; c'est faire la différence entre la vérité et le mensonge.

Lorsque l'enfant, dans son berceau, fait semblant de dormir pour ne pas entendre, de quoi se protège-t-il ?

Il se protège de la parole qui le touche et l'invite à être vivant, à répondre à ce qui l'appelle... sans risque – si j'ose dire – d'être trompé. Quand il a peur, son refus s'oppose au rejet – fantasmé ou réel – du père ou de la mère. Il se défend de quelque chose qu'il sait ou croit être faux chez ses parents. Il se construit alors une identité en étant « contre ». Il ressent toute parole comme dangereuse : c'est ce qui fait les psychotiques.

“ Le désir,
lieu de l'ambiguïté
maximale ”

En quoi consiste alors le travail de l'analyste ?

Le travail analytique consiste à redécouvrir une parole à laquelle on peut se fier, et cela, si fou que soit celui qui vient en analyse. Le travail consiste à croire que cette personne est un sujet, qu'il peut répondre de la parole en lui à qui lui parle. Et qu'est-ce qui fait qu'on s'acharne à croire que ce sont des hommes, qu'ils ont une structure d'hommes ? C'est qu'ils ont un corps ! Même si c'est le lieu d'une négation de l'homme, c'est quand même à cet endroit-là qu'il faut s'adresser, parce que c'est là qu'ils sont. Le fait qu'un patient vient et revient, non seulement ça ouvre l'endroit, le temps et l'espace où habite un sujet, mais en plus, s'il revient, ça veut dire qu'il y a un désir à l'œuvre, même si lui-même ignore souvent qu'il est, ce désir, inconscient.

Le désir : peut-on dire que c'est ce qui meurt quelquefois vers ce qui, sans qu'il le sache, est sa vérité profonde ?

Le désir, c'est le lieu de l'ambiguïté maximale. Je pense que l'un des représentants du désir, c'est la pulsion. Est pulsionnelle la nécessité que nous avons de manger, de voir, d'entendre, de connaître, de toucher... Mais vous voyez bien que, si on appelle pulsion chacun de ces domaines, le désir de l'homme ne peut pas être réductible à

une pulsion, pas plus qu'à leur ensemble. Prenons un exemple. Quand on dit d'une vieille personne : « Elle s'est laissée mourir de faim », ça ne veut rien dire. Se laisser mourir de faim, ça veut dire : ne plus désirer.

Y a-t-il un moyen d'éveiller le désir ?

Ah ! c'est la question. Ce qui éveille le désir, c'est la parole en tant qu'origine. S'il fallait répondre de manière radicale à votre question, il faudrait dire qu'éveiller le désir, c'est la prétention du psychanalyste. Et c'est à cette prétention qu'il doit renoncer

A l'écoute des jeunes enfants

L'OUVRAGE de Denis Vasse rend compte d'une expérience de 10 ans au Jardin Couvert, à Lyon. Un lieu où différents spécialistes de l'enfance – dont l'auteur – accueillent des petits enfants jusqu'à l'âge de quatre ans, accompagnés de leurs parents, dans une relation qui ne se veut pas thérapeutique, mais éventuellement préventive. De brefs récits de petits événements entre les personnes qui se trouvent réunies là alternent avec des articles rendant compte de la réflexion que ce travail suscite.

L'occupation, qui paraît simple – accueillir dans la bienveillance –, a au moins deux conséquences. L'une est de reconnaître et d'accepter une mise en question personnelle, non sans résistance, mais qui débouche sur une plus grande liberté, fruit d'un dépouillement. L'autre est de mettre en lumière les chemins selon lesquels les enfants franchissent ou non les étapes qui vont de la relation avec les parents à la vie en société. A partir de situations précises, l'auteur repère les conditions de l'ouverture à l'autre et ses entraves. Par exemple, la gravité d'un lien trop fusionnel entre mère et enfant qui empêchera celui-ci d'accéder à la fois à l'autonomie et au respect de l'autre. Mais apparaît aussi le poids d'une société, la nôtre, qui, sous prétexte de progrès, incite l'homme à s'identifier aux machines jusqu'à suggérer que « ce qui ne fonctionne pas bien doit être réparé ou rejeté ».

On voit avec étonnement comment se construit et s'oriente une vie d'homme. Cela montre que toute relation, à son insu, est porteuse de mort ou de vie. Mais aussi qu'il est toujours loisible de choisir la vie.

F. M.

● Se tenir debout et marcher. Du jardin oedipien à la vie en société, Denis Vasse, Gallimard, coll. « Sur le champ », 257 p., 130 F.

pour que se rouvre, entre son patient et lui, le chemin de l'origine. Ecouter, en psychanalyse, c'est être le témoin de ce qui s'est occulté – fixé, comme dit Freud. Ça demande à l'analyste de ne chercher ni à éduquer, ni à vouloir pour l'autre. Jusqu'à ce que celui qui parle, l'analysant, découvre, parce qu'il a un témoin, la vérité du refus dans lequel il est. Et que ce qui se manifeste comme un désir qu'il n'a pas – comme on « n'aurait pas » la vie – apparaisse comme un désir qu'il refuse, sans le savoir.

Et si on entoure ces personnes souffrantes de sollicitude, c'est absolument sans effet...

Il convient bien qu'il y ait des lieux de la sollicitude. Mais la sollicitude n'est pas le lieu de l'analyse. Celle-ci est ordonnée à la vérité d'une parole. Et cette parole doit aller jusqu'en ce lieu où elle est radicalement contrée, jusqu'à cet endroit du mensonge qui est ce que je pense de moi-même. (Car mon identité de sujet n'est pas l'image que je me fais de moi.) Cet endroit du mensonge, représenté aussi par le fait que je suis attaché à mes différents objets pulsionnels, à mes envies, alors que la vérité est dans le détachement de ces pulsions... Vous voyez bien qu'une anorexique, elle, manifeste à en mourir qu'elle a faim ! Mais elle ne peut le manifester qu'en mourant, c'est-à-dire en étant « contre ». Dans toute pathologie, il y a une quelque chose du refus de la vie qui est à l'œuvre. Le psychanalyste a à en être le témoin jusqu'au bout. Pour moi, je dirais que c'est l'endroit de la foi, puisque ces patients nous rendent témoin du péché originel, c'est-à-dire du refus qui touche à l'origine.

Le péché originel... est-ce une manière de parler de ce qui, en nous, renouvelle constamment ce mouvement de ne vouloir naître que de nous ?

Oui. Tout être qui est livré à son propre discours fait, en effet, l'expérience qu'il ne peut pas trouver la vérité. Comme s'il avait à la produire lui-même. Il faut qu'il ouvre les oreilles à ce qui parle en lui du lieu de ce

silence qui est – quand même – la source de la révélation ! C'est là que l'homme, allant jusqu'au bout de lui-même dans l'ordre de la raison, fait l'expérience qu'il ne peut pas rejoindre son origine. C'est cela, trouver le sens, c'est trouver ou retrouver l'origine dans laquelle on est né, où on est un soi-même et où on est un avec quelqu'un d'autre. Et quand on découvre cela, on ne le sait même pas, si ce n'est à cause des effets de joie, quand bien même cette accession se fait dans la souffrance ! Et c'est tellement vrai que, pour que l'homme découvre que cette joie le constitue, il ne peut le faire que si un autre, celui qui lui parle, témoigne qu'il a cette joie en lui. Il n'y a pas de vérité sans témoin. Mais je ne crois pas, pour l'homme, qu'il y ait accès à la parole – c'est-à-dire à Dieu, finalement... – sans que soit dénoncé l'abime de mensonge qui va jusqu'à la mort et renvoie nécessairement à l'abime de Dieu. Seulement, il n'y a pas d'accès direct à Dieu, il faut des médiations !

Comment définiriez-vous le péché ?

Le péché, c'est découvrir qu'en ne répondant pas de la parole en nous, « je » nie l'autre au profit d'un « moi-tout-seul », d'un moi qui se prend pour tout, pour l'origine. C'est découvrir qu'en refusant, je mens. Laisser quelqu'un que j'écoute demeurer dans le mensonge ou dans le refus sans le lui dire, pour moi, c'est mon péché : c'est-à-dire le mépris. Mais se détourner de cette complicité, c'est cela qui ouvre le champ de l'amour. Dans le monde, cela ouvre aussi le champ de la croix, qui est bien celui dans lequel je ne veux pas aller, par certains côtés, et où je trouve en moi ce que je dénonce... ! Mais, à la suite du Christ, le consentement à la croix est le chemin de la joie.

Parce que c'est le chemin de la vérité ?

Oui, mais une vérité qui n'accuse ni ne se pose en victime. Tout être qui vit et qui meurt comme ça est de Dieu.

ÉDITIONS
ESPRIT

Paul Ricœur

Le Juste

Ces dernières années, j'ai été conduit à penser que le juridique – appréhendé sous les traits du judiciaire, avec ses lois écrites, ses tribunaux, ses juges, et le prononcé de la sentence où le droit est dit – offrait au philosophe l'occasion de réfléchir sur la spécificité du droit, en son lieu propre, à mi-chemin de la morale et de la politique.

224 pages, 140 F.

Réflexion faite
Autobiographie
intellectuelle

L'adjectif intellectuel avertit que l'accent principal sera mis sur le développement de mon travail philosophique et que seuls seront évoqués les événements de ma vie privée susceptibles de l'éclairer.

120 pages, 85 F.

ÉDITIONS
ESPRIT
212, rue Saint-Martin, 75003-Paris - ☎ 48 04 08 33
Distribution-diffusion : Le Seuil

DANS LE
PROCHAIN
RÉFORME

■ Centenaire du cinéma :
Les thèmes protestants
Les cinéastes protestants

Réforme

Chaque semaine, un regard protestant sur l'actualité

APRES LES CÉRÉMONIES DU CINQUANTENAIRE

Crise financière à l'ONU



Monique Veillé

Dire la vérité

ET SI ON nous disait la vérité tout de suite ? Que Bernard Tapie ait menti au sujet de sa rencontre de juin 93 avec Bora Primorac, on s'en doutait un peu. Le voilà qui l'avoue maintenant, avec une étonnante désinvolture. Ses affaires s'en seraient-elles portées plus mal s'il avait dit la vérité dès le début ? Et s'il la disait tout entière maintenant ? Son image en garderait en tout cas une certaine dignité qu'elle a irrémédiablement perdue.

Au Kremlin, on s'efforce de minimiser la gravité de l'état de santé dans lequel se trouve Boris Eltsine, comme on l'avait déjà fait en juillet dernier. Qui trompe-t-on ? Et à quoi bon ? Un bulletin de santé officiel ferait bien meilleure impression que les bruits contradictoires qui circulent. Mais l'habitude du secret est telle dans ce pays qu'elle suscite des réflexes irrationnels.

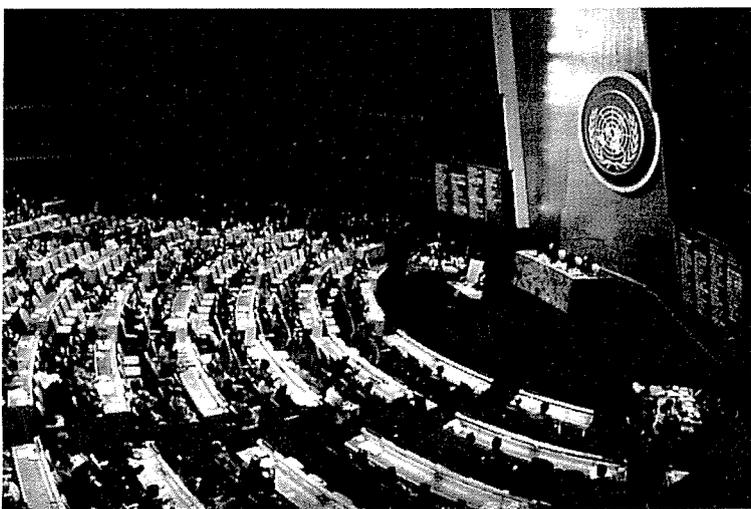
Le président Jacques Chirac annonce, dans son intervention télévisée du 26 octobre, que nous avons devant nous « une période d'adaptation inévitable », d'un ou deux ans, euphémisme pour signifier une période de vaches maigres. Qu'il faille réduire les déficits publics, et en particulier celui de la Sécurité sociale, on le croit sans peine. Que cela ne puisse se faire que par une réduction des dépenses et une augmentation des prélèvements, c'est fort possible. Mais que ne l'a-t-il dit plus tôt ? Il avoue avoir « sous-estimé l'ampleur du problème ».

A-t-il péché par manque d'information ou par excès d'optimisme ? Ou n'a-t-il pas trouvé opportun d'en faire part clairement aux électeurs ? Maintenant, au caractère déjà désagréable des mesures envisagées, s'ajoute un effet de déception et un doute sur la fiabilité de ses promesses.

Il faut bien constater que dire toute la vérité tout de suite n'est pas tellement de mise en politique, lorsque la vérité n'est pas plaisante. On nous traite comme des enfants qu'il faut tenir à l'abri des chocs trop rudes ou qui sont incapables de comprendre les choses. C'est là une bien mauvaise méthode d'éducation, car les enfants finissent toujours par savoir la vérité et leur confiance dans le monde des adultes en est ébranlée.

Mais c'est aussi le vice de la démocratie. On peut à la rigueur ne pas soigner sa popularité après avoir été élu ; avant, c'est difficile.

Pourtant, il suffirait peut-être d'oser. Si un homme (ou une femme) politique se mettait à dire la vérité, comme cela, carrément, tout de suite, cela serait une telle surprise, cela le rendrait si estimable, qu'il pourrait bien faire éclater les sondages. Il nous dirait, par exemple, que la justice sociale a son prix et que certains doivent accepter d'y perdre ; que le développement économique du pays ne profite qu'à un petit nombre s'il passe par des réductions d'emploi. Et il proposerait qu'on en tire les conséquences pratiques. Vous ne voteriez pas pour lui ? Moi, si !



DISSIPÉE l'euphorie de la fête, demeure la dure réalité : l'ONU connaît une situation financière catastrophique. Celle-ci appelle des mesures importantes de redressement au prix d'une réduction des activités de l'organisation internationale.

Jim Knight
correspondance de New York

C'est fini. Les grands chefs d'Etat - rois, présidents, Premiers ministres, ambassadeurs - et leur entourage, qui ont été au centre des événements du cinquantième anniversaire de l'Organisation des Nations unies du 22 au 24 octobre, sont rentrés chez eux. Nous, les New-Yorkais, pouvons désormais organiser nos propres embouteillages dans notre grande ville mouvementée, sans avoir à blâmer les étrangers. La vie normale reprend son cours dans les rues, les bureaux, les restaurants et les hôtels. Et après tous les discours, toutes les déclarations de bonnes intentions, toute la bonne volonté manifestée afin de trouver de nouvelles voies pour cette organisation qui semble avoir perdu ses repères, un seul fait est évident : le bal est terminé ; Cendrillon doit maintenant rentrer chez elle, seule et en guenilles.

L'ARGENT MANQUE

Après la fête, il faut faire face à la réalité : il n'y a plus d'argent et il y a peu de chances que la situation soit inversée dans les mois qui viennent. La maison a besoin d'un grand nettoyage et, comme toujours, Cendrillon n'aura pas le soutien de ses méchantes sœurs. Il n'y a pas non plus de beau prince à l'horizon qui s'apprête à la sauver, tout au moins pas pour le moment.

Les vertus et les failles de l'Organisation ont été décrites pendant ces trois jours par 201 orateurs, chacun dans un discours limité à cinq minutes - mais

peu d'entre eux ont réussi à ne pas dépasser ce louable objectif. Après les discours, une déclaration en forme de résolution a réaffirmé les principes de la Charte, signée en 1945 à San Francisco. Les discours révélaient un accord général sur la nécessité d'élargir le nombre des membres permanents du Conseil de sécurité en y ajoutant l'Allemagne, le Japon et, peut-être, l'Inde et le Brésil ; sur la redéfinition des opérations de maintien de la paix, sur le renforcement des activités économiques et sociales - surtout dans les pays les plus pauvres, de continuer à veiller sur les droits de l'homme et de réaliser des économies dans l'administration de l'Organisation. Mais personne ne pouvait rien pour améliorer la grave situation financière de l'ONU, déjà criante quand les grands leaders se sont rassemblés à New York, et qui perdure alors qu'ils sont repartis chez eux et qui risque, de toute évidence, de s'aggraver dans les mois à venir.

En fait, la crise financière semble devenir une politique en soi, une politique de pénurie dont le but est de réduire de plus en plus les fonctions de l'ONU ou de la détruire complètement.

Le secrétaire général, Boutros Boutros-Ghali, a souligné le caractère sérieux de la situation dans ses remarques en ouvrant les réunions du cinquantième : « De vastes responsabilités ont été confiées aux Nations unies. Mais on n'a pas donné aux Nations unies les ressources nécessaires pour accomplir les tâches qu'on leur a imposées. La crise financière est le symptôme d'un problème plus vaste. Les Etats membres, tout simplement, ne donnent plus la priorité aux Nations unies. C'est une bien triste nouvelle à rapporter au moment de cette séance anniversaire. Je vous demande, a-t-il ajouté, d'assurer une base financière solide aux Nations unies. Si l'on n'essaie pas de trouver une solution avant la fin de l'année, je vous recommande vivement de penser sérieusement à appeler à la tenue d'une séance spéciale de l'Assemblée générale afin de s'attaquer à la crise financière de l'Organisation. »

Suite en page 3

Bible et actualité

Pas d'étrangers à Beaucaire

La proposition du maire d'une commune du Gard et « le retour du religieux »

p. 5

Comprendre et croire

La religion, les maux et les vices

1. Y a-t-il des coupables inexcusables ?

Une nouvelle série de méditations d'Alain Houziaux

p. 5

Idées

Repenser la mission

Entretien avec Jean Alexandre, secrétaire général du Service protestant de mission

p. 7-8

L'Église disséminée

Itinérance et enracinement

Gérard Delteil
Paul Keller

La France des clochers n'est plus ! Comment l'Église peut-elle prendre corps dans la dispersion ? Les diverses formes de cette dissémination contemporaine sont analysées, des questions nouvelles sont abordées, des questions théologiques fondamentales sont réexaminées.

Coll. "Théologies pratiques" 329 pages, 145 FF

cerf

Toulouse
Les Assises de la Fédération protestante de France

Page 2

Rencontre avec...

Denis Vasse

Page 12